

## La maudite

Le port de St Malo est en effervescence. Malgré l'heure avancée dans la soirée, les quais débordent d'activités, de marchandises, de badauds, et le tapage engendré ressemble à une confusion. Un cône rond et solide est amarré face au marché aux tissus. Sac sur l'épaule l'homme qui descend souplement du navire, s'arrête un instant sur la passerelle. « Voici enfin cette terre de France ! »

Il saute à terre et se perd dans la foule.

L'auberge du Poulet est à deux pas. Sa clientèle est faite surtout de marins et de commerçants. On y boit, on y mange et on y trouve des filles. Sur les longues tables, les hommes se serrent pour y négocier, y parier ou y jouer aux dés. La fumée des pipes se mêle aux odeurs de poissons et de graisse. Dans un coin, des buveurs de rhum chantent une complainte vantant les mérites d'un fameux capitaine. Là, on s'engueule pour le prix d'une marchandise, ici on s'amuse, on se vante, on conte ses souvenirs.

Dans l'angle d'une table, un soldat en guenilles trinque avec un moine dont le froc n'est qu'un haillon. Ces deux-là parlent bas et sont tristes.

— Que vas-tu faire à présent ? demande le moine à son compagnon ?

— Regagner ma terre. Après toutes ces années à guerroyer, je n'aspire qu'à repos et vie paisible. La dernière campagne aux îles m'a dégoûté de l'autorité militaire. Regarde dans quel état nous revenons. Le Comte de La Saille rentre avec ses coffres remplis d'or. Nous n'avons qu'une misérable solde.

— Que veux-tu mon ami, c'est le privilège de la noblesse.

— Je suis noble ! Fils de baron.

— Oui, mais le troisième. Ton père a légué son titre et ses biens à l'aîné, comme il se doit, le second fils est entré dans les ordres, et toi tu es devenu soldat.

— Je trouve ça injuste !

— Il aurait pu ne rien te laisser, tu as quand même une terre.

— Oui, un champ, que dis-je ; une colline, couverte de cailloux. Même les chèvres n'y trouvent pas leur pitance.

— N'empêche, tu es gentilhomme de droit et tu portes le nom de ta terre : de Lahaut.

Le chevalier lâche un soupir

— Voilà bien le problème... Félix, Hercule, Marie de Lahaut, tu parles d'un nom ! trois années à guerroyer sans honneur, sans action d'éclat, je ne suis même pas capitaine...

Le moine vide son verre et le remplit de nouveau.

— Que devrais-je dire ? Mon avenir est de finir mes jours dans un lugubre monastère. Je devais convertir des sauvages, ceux qu'on a vu ont fui ou ont été massacrés. J'ai eu des nausées pendant toute les traversées, et me voici revenu à mon point de départ sans avoir sauvé une seule âme. Triste bilan pour un homme d'église.

Un matelot assis juste à côté de Félix lui bouscule le coude au moment où il porte son pot à la bouche. Le rhum éclabousse son menton.

— Holà garçon ! Modère ton humeur.

— Excuse-moi collègue, nous fêtons la bonne nouvelle.

Le moine verse du rhum à son ami.

— Quelle nouvelle ?

— Le roi reprend la guerre contre l'espagnol et l'autrichien. Nous allons retrouver de l'engagement.

— C'est bon pour toi, Félix, tu vas pouvoir t'enrôler dans une compagnie de mousquetaires ou de gardes.

— Très peu pour moi, j'ai assez donné. Je rentre à la maison. Ma famille est sans nouvelle depuis trois ans.

A cet instant, la porte de l'auberge s'entrouvre. Un homme passe son visage, il examine l'intérieur, renifle l'atmosphère rebutante, et décide d'entrer. Il s'enfonce entre les tables surchargées d'hommes, provoquant un silence de curiosité sur son passage. Il aperçoit une place près du moine, il s'approche :

— Vous permettez ?

— Y a personne, tu peux prendre place !

Il dépose son sac sur la table, s'assoit et, alors que tous les regards son tournés vers lui, il ne semble pas les remarquer.

Ce qui frappe, c'est sa tenue. Il est habillé en matelot, comme la plupart des hommes présents, mais ses vêtements sont propres, impeccables, parfaitement repassés et sans raccommodage.

Lui-même est soigné, il sent bon, il est rasé de près.

L'aubergiste s'approche :

— Pour le monsieur, ce sera ?

— J'aimerais goûter à ces prestigieux vins français. On me les a tant vantés...

Un éclat de rire brouille ses derniers mots.

— Ici je n'ai que du vin de Nantes, du cidre et du rhum.

— C'est parfait, ça me va !

— Quoi, le vin ou le cidre ?

— Les trois, je veux goûter à tout.

Les rigolades s'amplifient. Quelques vanes plus ou moins lourdes fusent de table en table. Le patron revient avec deux pichets et une bouteille de rhum.

— Voilà mon prince, vous mangez un morceau avec ça ? J'ai du pâté de sanglier, le meilleur de la région.

— Bonne idée, faites !

L'homme saisit la bouteille et se verse une rasade de rhum dans son pot. Il le renifle en se concentrant, puis il plonge un doigt dedans.

— Les Antilles, dit-il. Je reconnais facilement.

Autour de lui, les matelots se sont rassemblés, ils veulent voir de près ce type capable de faire autant de mélanges. Mais leur stupeur grandie quand ils le voient verser le rhum sous la table.

— Hé arrête crapule ! Tu ne vas pas vider ton pot comme ça, il faut le boire !

D'un air surpris, l'homme les regarde.

— Ce n'est pas la peine... Mais si vous en voulez, je vous l'offre.

Un costaud écarte l'atroupement, c'est Lassouche, du galion « Grand Soleil », alcoolique notoire, il en a écoeuré plus d'un au torche-cul.

— Poussez-vous, on va voir si ce beau monsieur a du coffre.

Il repousse les matelots sur le banc et prend place à côté de lui.

— Celui qui tombe le premier paie les tournées. Tu marches ?

— C'est un jeu ?

Rire général !

— Ouais mon gars, un jeu de par ici, tu marches ?

— Volontiers.

— Aubergiste, apporte nous à boire, et de tout ce qui se boit !

Félix ne peut s'empêcher de prendre pitié pour cet homme, visiblement pas à sa place dans ce paradis des écumeurs de mer. Il lui chuchote.

— Jeu de con, fais gaffe !

L'homme lui répond par un sourire candide. Il lève le coude, trinque avec Lassouche et vide son pot.

— Goûtons le cidre à présent.

Autour d'eux, le vacarme monte, on chahute, on parie à grands cris et on boit de concert.

Une heure plus tard, six cruches des différentes piquettes et cidres bruts sont vidées. Lassouche titube sur le banc. La boisson reflue de son gosier, ses yeux clairs se perdent dans une vapeur vaguement ondulante.

D'un poigne qu'il voudrait ferme, il saisit son dernier pot, le soulève en tremblant et bascule à la renverse pour s'affaler sur les tomettes du sol.

A côté de lui, l'homme, toujours impeccable, se tourne vers l'assistance médusée :

— Je crois que j'ai gagné ?

Des marins ramassent Lassouche et le traînent dehors. Félix, déconcerté, lui fait un signe le pouce levé.

— Chapeau, vous encaissez sacrément !

— Je n'ai pas de mérite, mais je n'ai pas pu résister à ce petit plaisir.

— Vous alors, vous n'êtes pas ordinaire ! Que cherchez-vous par ici accoutré comme un marin tout frais ?

— Je découvre, je voyage, j'étudie les coutumes, les modes de vie. Vous êtes soldat ?

— C'est fini, j'ai été débarqué il y a trois semaines, je n'ai touché ma solde que cet après-midi. Juste de quoi m'offrir un vieux cheval pour regagner mon foyer. Je prends la route demain matin, au lever du jour, avec mon ami, le frère Topiac. Je m'appelle Félix de Lahaut.

— Ravis. Je suis Ram<sup>1</sup>+

— Rameplus ?

— Je sais, mon nom surprend toujours, je ne suis pas de ce pays. J'aimerais bien voir un cheval, j'en ai entendu parler par mes compagnons de navigation. Où les trouve-t-on ?

— A la sortie du bourg...

Le lendemain matin, alors que la brume cache les premiers rayons du soleil, Le frère Topiac et Félix de Lahaut se présentent au relais de poste pour acheter un cheval. De la forge, leur parvient le bruit du marteau sur l'enclume.

La cour n'est pas déserte. Deux voitures attendent leurs voyageurs, des commis s'activent. Un petit homme rond et barbu les houspille d'une voix ferme.

---

<sup>1</sup> Ram+ est un androïde apparu dans la nouvelle « Caraïbe 1767 »

Félix s'en approche. L'homme le regarde venir, l'air méfiant.

— Vous cherchez du travail ?

— Je cherche un bon cheval.

— Des chevaux, il y en a ici, mais ils sont chers, vous avez de quoi payer ?

Les doigts de Félix se serrent sur la poignée de son épée. L'homme voit son geste et change de ton.

— Suivez-moi, il ne m'en reste que deux, mais je vous préviens, ce sont des chevaux de poste, pas des montures.

Il les conduit vers l'écurie. En effet, les bêtes sont solides, épaisses, plutôt destinées au labour ou à l'attelage. Aucun gentilhomme digne de ce nom, ne les accepterait comme monture.

— Vous n'avez rien d'autre ?

— Hélas, le duc a réquisitionné toutes les bêtes pour former son régiment.

— Combien pour le noir ?

— 15 livres !

Félix grimace, il ne lui reste que 10 livres de sa solde...

— Bonjour monsieur Félix, bonjour frère Topiac. Vous achetez votre cheval ?

Ram+, sac sur l'épaule, fait son entrée dans l'écurie.

— On ne m'avait pas trompé, ces animaux sont réellement très beaux.

— Beaux mais chers, affirme le moine. Nos moyens ne nous permettent pas de nous en offrir un.

Ram+ s'approche du cheval pour le toucher. Il caresse la crinière, tâte les oreilles, examine les dents, arrache un poil du cou qu'il goûte...

— Moins puant que le lama, plus calme en vérité. Combien vous faut-il pour l'acquérir ?

— N'en parlons pas, répond sèchement Félix, c'est de toute façon largement au-dessus de nos moyens.

— Combien ? Insiste Ram+ en s'adressant au maître de poste.

— 15 livres, c'est mon meilleur prix, il n'y a plus un cheval de disponible à la ronde.

— Il peut porter 3 cavaliers ?



— Hum, il est solide, mais si vous voulez vraiment la bête idéale, je vous conseille de prendre Banco. Il est plus docile. Il a fait la poste pendant des années. Un rude au labeur.

C'est un superbe Breton à robe chocolat. Ses naseaux hument dans leur direction, en grand curieux qu'il est.

— Il vous convient ? Demande Ram+ à Félix.

Et, sans attendre de réponse, ouvrant son sac, d'où il extrait une pesante bourse, il découvre aux yeux de tous, une fortune en pièces d'or.

— Cachez ça, se précipite le frère Topiac. Vous allez vous faire égorger au premier carrefour.

Sans s'émouvoir, Ram+ compte 15 livres qu'il tend au moine.

— Tenez, achetez le cheval.

Il remballa sa bourse, sans se rendre compte que deux commis, de corvée de nettoyage, n'ont rien perdu de la scène.

Félix se sent gêné. Il tapote l'épaule de Ram+ en lui adressant un sourire désolé.

— Je ne peux accepter. C'est très généreux de ta part compagnon, mais nous ne devons pas accepter.

— Ce cheval va me servir à voyager, vous ne pouvez pas refuser de profiter de ma monture pour m'accompagner. Allez, c'est dit !

Le maître de poste passe devant eux tirant Banco par les rênes. Ses sabots frappent les pavés de la cour. Il le conduit vers un anneau du mur où il le bride.

— Vous allez monter à cru ?

Ram+ ne l'écoute pas. Il vient d'apercevoir une charrette à quelques pas de là. Elle semble être en triste état.

— On peut atteler le cheval à cette charrette ?

— Autrefois peut-être, mais à présent ce n'est plus possible. C'est le cabriolet du fermier général. Il a versé dans un fossé la semaine dernière. Les barres de suspensions sont voilées, et le forgeron ne peut les redresser, il faudrait une puissante presse.

Ram+ s'en approche. Les deux grandes roues ne sont plus parallèles.

— Je vous l'achète, combien ?

— Ma foi, elle n'a de valeur que le bois à brûler. Je dois la faire scier et débiter, si vous m'en débarrassez, je vous l'offre.

— C'est entendu, je la prends.

Sans ajouter un mot, passant sous la charrette, Ram+ saisit les lames d'acier devant les yeux étonnés de ses compagnons. Très vite l'acier rougit et une odeur de soufre se répand. Le sol pavé de la cour, recouvert de débris de paille, s'enflamme soudain provoquant la panique parmi les volailles. On s'organise très vite, les commis s'emparent de seaux d'eau pour éteindre l'incendie. Le maître de poste, furieux s'élanche vers la forme humaine surgissant de la fumée.

— Boudiou ! Vous êtes fou ?

— Ha navré, j'ai toujours du mal à contrôler le dégagement de chaleur. C'est l'énergie...

— Quoi énergie ? Vous avez failli faire flamber mes écuries.

— J'en suis chagriné, heureusement que vous aviez de l'eau. Au fait, avez-vous le nécessaire pour atteler le cheval ? Je vous le paie, bien entendu.

La fumée se dissipant on peut voir une charrette ayant retrouvé son aspect d'origine. Les roues sont verticales, les lames d'acier, horizontales. Le maître de poste n'en revient pas.

— Co...comment avez-vous pu ?

Félix n'en croit pas ses yeux, mais il comprend que ces questions, tout le monde se les pose. Ajouté à ça la forte odeur de soufre... Il n'en faut pas plus pour accuser quelqu'un de sorcellerie. Secouant le moine (en train de se signer à tour de bras)

— Hep ! Faut y aller. Fichons le camp avant que ça devienne dangereux.

Il a repéré ce qu'il lui faut, des harnais d'attelage, entreposés sur les trémies de l'écurie. Il s'en saisit, et, pendant qu'un petit groupe se forme autour de Ram+, il place Banco entre les bras du cabriolet.

— Monte ! Ordonne-t-il au moine. Prépare toi à forcer le passage, je vais libérer notre compère.

Ram+ voit les gens se resserrer autour de lui. Quelques-uns tiennent une fourche en bois à trois dents, d'autres un bâton, tous sont menaçants. Lui, impassible, son sac sur

l'épaule, les regarde avec un sourire nigaud. L'un d'eux, plus virulent, pointe sa fourche sur sa poitrine...

— Cet outil est en bois ? Oui ? Oui, sans doute du cornouiller ou du micocouliers.

— Du bois peut être, mais il va te renvoyer en enfer ! Aboie l'homme en s'approchant encore.

— Pas trop près, vous risquez de vous blesser...

Trop tard, les pointes de la fourche se plante dans son torse. Comme pris par une furie contagieuse, d'autres s'approchent et frappent à leur tour. Ils sont maintenant au coude à coude à le tabasser en criant avec tout ce qu'ils ont pu trouver d'outil ou d'arme.

Soudain un mouvement en précipite un en arrière. Il s'écroule sur la paille en se tordant. Les autres n'ont rien vu, absorbé par leur rage meurtrière. Félix arrive sur eux en hurlant d'arrêter, mais rien n'y fait.

Sauf qu'au bout de cinq minutes, Ram+ est toujours debout et impassible. Les enragés cessent progressivement, soit par manque de souffle, soit à cause d'une blessure reçue par un autre assaillant.

Alors Ram+ les écarte, se dirige et se penche sur le malheureux encore groggy. Il l'examine rapidement, se relève et s'adressant au maître de poste, lui dit :

— Ca ne sera rien, il est juste un peu sonné par une grosse secousse électrique. Il avait une broche métallique, ça ne pardonne pas. Heureusement qu'il cherchait juste à me frapper.

Ce n'est pas leur collègue que regardent les commis de la ferme, c'est l'homme qui parle. Il n'a pas un bleu, pas une bosse et ses vêtements ne sont même pas tachés. Félix le saisit par une manche pour l'attirer vers la charrette.

— Ne traînons pas, la chance ne passera pas deux fois...

Ils sautent sur le siège, et fouette cocher, le moine lance le cheval au galop sur la route poussiéreuse.

Trois jours s'écoulent, rythmés par le choc régulier des sabots sur les pistes sinueuses conduisant vers la cité d'Alençon. Les voyageurs passent deux nuits à la belle étoile, s'alimentant de quelques réserves emportés et des fruits offerts par la nature. Ram+ se réjouit des paysages de bocages normands, riches, pour lui, en découvertes.

Le cabriolet est confortable, une capote couvre les deux rangs de banquettes. Le moine a élu domicile à l'arrière, Félix tient les rennes. Ram+ observe, sautant du véhicule pour une analyse rapide des végétaux nouveaux, puis, avec souplesse, il retrouve sa place. Banco, toujours de bonne humeur, trotte la queue en panache et la crinière ondulant, sur les chemins peu carrossables.

Félix retrouve une joie de vivre qui l'avait quitté depuis de longs mois. Il se nourrit de son pays et de l'espoir de revoir les siens. Topiac, méditatif, observe Ram+ avec une pointe d'anxiété. Il déroule son chapelet à longueur de route, marmonnant des prières entre ses lèvres.

Quand les remparts de la ville se précisent, batisse impressionnante, Félix se revoit gamin, dans le sillage de son père, venir participer aux grandes fêtes offertes par le duc. Il aimait cette ville qui ne lui a laissé que de bons souvenirs.

— Ce soir, nous souperons à l'auberge de mon ami Jean Lenain. C'est chez lui qu'on trouve les meilleurs vins et les plus belles volailles rôties du pays. Vous m'en direz des nouvelles. Frère Topiac ! Tu ne t'en réjouis pas ?

— C'est aujourd'hui vendredi, jour de diète et je ne vous accompagnerai pas. De plus, avec ton accoutrement de misère, on ne te laissera pas entrer dans un endroit aussi couru par la haute noblesse du pays.

— Fichtre, bien vu ! Je vais être ridicule si l'on me reconnaît dans ces frusques. Malheureusement, ma bourse ne me permet pas de m'offrir une tenue digne de mon rang.

Ram+, à l'écoute, se propose :

— Si mes talents ou mes pièces d'or peuvent être utiles, n'hésitez pas à me demander.

— Tes talents ? Saurais-tu coudre des habits ?

— Coudre avec du fil et des aiguilles ? J'y arriverais certainement, mais je n'en ai pas besoin, la maîtrise des énergies permet d'obtenir des résultats beaucoup plus simplement.

— Mais c'est quoi ces énergies dont tu parles toujours ? Ca sert à quoi ?

— J'ai bien peur que vous ne puissiez comprendre. Votre civilisation est encore très éloignée des techniques nécessaires. Mes concepteurs ne vivent pas dans ce monde. Par mon intermédiaire, ils observent et enrichissent leur savoir. Je ne suis qu'un outil, doté d'une fonction primordiale à mon adaptation.

Frère Topiac a une sorte de haut le cœur. Il s'écrit soudain

— Blasphème ! Il n'y a qu'un créateur. Tu tiens tes pouvoirs démoniaques de Satan !

— Du calme, intervient Félix, Ram+ n'a rien d'un démon, il est bon, serviable, je ne vois rien d'inférieur dans ses actes, même si je reconnais qu'il est spécial.

— Remarquez, ajoute Ram+, s'il n'y a qu'un créateur, et je vous le concède, c'est forcément lui qui a créé ce Satan dont vous semblez craindre les pouvoirs.

— Il a raison.

— C'est un amalgame, riposte le moine. Satan est en rébellion contre Dieu et son combat pour le mal peut prendre mille visages, y compris celui de la pureté.

— Oui, lui répond Félix, et le combat pour le bien peut prendre le visage de la cruauté et du meurtre. Nous l'avons constaté durant notre expédition.

— Ce sont des erreurs humaines, Dieu n'y est pour rien.

Ram+, sans un mot, se retourne vers le moine. Il saisit un pan de sa robe de bure crasseuse et élimée, l'analyse en se concentrant. Puis, saisissant quelques atomes parmi les molécules l'entourant, il formate une trame devant les yeux ébahis de ses compagnons.

— Voici un nouveau tissu. Il est de même couleur que le vôtre, mais je l'ai fait plus doux, vous verrez. La robe que j'ai taillée est sans couture, plus solide. Passez la !

Le moine la regarde, hésitant et pétant de trouille de la saisir.

Félix stoppe l'équipage, laissant Banco faire encore quelques pas pour s'approcher d'une touffe d'herbe drue. Il pose les rennes et se retourne brusquement, l'œil coléreux.

— Je ne sais pas comment il fait ça, mais l'habit est beau, Frère Topiac ! Si tu crois au diable, tu crois aussi aux miracles. Décide toi.

Le moine saute du cabriolet, saisit la robe et va se déshabiller à l'abri des regards. Il réapparaît soudainement métamorphosé.

— Alors ?

— J'avoue que c'est miraculeux. Je suis transformé. Si je n'avais pas ces misérables sandales...

— Donnes !

Quelques instants plus tard, le moine gambade sur l'herbe d'un pré dans sa nouvelle tenue.

— On le prendrait pour un cardinal tant il est beau, s'exclame Félix. Tu peux faire de même pour moi ?

— Facile.

— Attention, je ne veux plus de ces frusques de matelot. Je veux des habits dignes de mon rang. Un pourpoint brodé, des bottes, un couvre chef...

— Il me faudrait un modèle.

Félix réfléchit. Où trouver un modèle ? En ville bien sûr !

— J'ai une idée, nous allons entrer dans la cité. Je me cacherai à l'arrière. Quand nous croiserons des modèles qui me conviennent, je te les signalerai.

Ainsi fut fait.

Les ruelles étroites de la ville grouillent de monde. Félix n'a pas de mal à repérer quelques belles tenues qu'il signale à Ram+, lui suggérant des modifications pour les rendre plus à son goût. Bientôt, vêtu à la dernière mode, Félix retrouve l'apparence d'un fils de bonne noblesse. Une rapière d'un acier brillant, au manche orné d'or ainsi qu'un pistolet à silex de belle facture, complètent sa panoplie.

Toujours généreux, Ram+ les installe dans la meilleure hostellerie de la ville. Banco est remis aux petits soins d'un commis avec instruction de lui fournir un picotin de qualité. Puis, reprenant son sac, il leur fait ses adieux et part à la découverte de cette ville. Frère Topiac s'étant laissé convaincre que la carpe fourrée aux morilles était acceptable un jour de jeûne, ses amis se dirigent chez Jean Lenain l'aubergiste de renom pour y faire un bon repas.

Le lendemain matin, Félix et le moine retrouve le cabriolet avec Banco. Ils ne sont plus éloignés de leur but. Les domaines familiaux sont à quelques lieues, ils y seront vers midi. Le frère marque une meilleure mine, le départ de Ram+ le soulage. Félix lui en est triste, mais l'approche de ses terres lui fait oublier ce compagnon très particulier. Banco trotte, la queue en panache, comme s'il pressentait la fin du voyage.

A l'approche du château, Félix ressent tout de suite quelque chose d'inhabituel. Perché sur un éperon rocheux, l'antique château fort domine la vallée. A ses pieds, la nouvelle résidence des châtelains est entourée d'un grand parc boisé. Pour s'y rendre, une allée bordée de chênes part du centre du village.

Ce que remarque immédiatement Félix, c'est la ruine encore fumante d'une chaumière pratiquement à l'entrée du village. Sans s'y arrêter, Banco remonte la Grand-rue jusque devant l'église. Les villageois, nombreux dans la rue à cette heure, se retournent pour dévisager cet équipage. Personne ne reconnaît Félix dans ses vêtements luxueux. Il saute du cabriolet et s'approche d'un petit groupe qui se forme.

— Holà le Vincent, tu ne me reconnais pas ?

— Monsieur Félix ! Si je m'attendais...

— Et toi vieux Michelin, tu ne me salues pas ?

— Le Félix ? Sacré gamin ! Te voici vêtu comme un prince. Aurais-tu fait fortune aux Amériques ?

Il est très vite entouré de connaissances et d'amis qui le saluent avec le respect qu'on doit au frère du maître. Félix répond aux politesses, et demande ce qui s'est passé pour que la maison de dame Clairette soit complètement détruite.

Aussitôt les regards se défilent, les voix se taisent, les badauds s'écartent. Félix saisit le vieux Michelin par sa jaquette et l'attire contre le cabriolet.

— Et quoi l'ami. Personne ne veut me dire ?

Le frère Topiac se penche pour entendre. Le vieux hésite, et après avoir jeté un rapide coup d'œil vers le portail de l'église, il confie :

— Un malheur mon garçon, un grand malheur.

— Parle !

Notre pauvre curé, le père Charles, que tu aimais toi aussi, est mort durant le dernier hiver. Son remplaçant n'est pas du même tonneau. A peine installé, il a engagé une lutte intransigeante contre cette bonne Clairette. Il menaçait les villageois d'excommunication et de l'enfer s'ils allaient se faire soigner chez elle. Il la traitait de sorcière.

— Mais c'est complètement idiot. Dame Clairette n'a rien d'une sorcière. Elle a soigné tout le pays, mon père compris...

— C'est vrai, et c'est ce qu'on a expliqué au nouveau curé, mais il est têtu comme une bourrique. Il n'a rien voulu entendre. A force d'insistance, il a convaincu le prieur de l'Abbaye de Mortemer d'envoyer ici un inquisiteur. Celui-ci est arrivé au début du mois, avec une douzaine de moines. Ils ont enquêté auprès de villageois et pour finir, ils ont voulu emmener Clairette à Alençon pour y être jugée.

— Comment ? Mais mon frère n'a rien fait ?

— Si, votre frère est intervenu, mais il n'y a rien eu à faire, Dame Clairette s'est enfermée chez elle. Les moines ont allumé un feu à sa chaumière. Elle y a péri avec tous ses biens.

Félix est assommé par ce qu'il apprend. Dame Clairette était bonne, elle l'avait sauvé des fièvres, quand plus jeune, il était tombé dans le lac en plein hiver. Elle connaissait les plantes qui guérissent, les pommades qui soulagent...

— Et sa fille, où est-elle, qu'est-elle devenue ?

— Svetlana<sup>2</sup> a disparu.

— Disparue ? Personne ne sait où elle est ?

— Elle s'est enfuie. Elle ramenait ses chèvres au village quand elle a vu les moines s'agiter et les flammes sur sa maison. Certains prétendent qu'elle a couru vers la forêt. On ne l'a pas revue.

— Pourquoi n'a-t-elle pas demandé asile au château ? Mon frère l'aurait protégée !

— C'est au château que l'inquisiteur s'est installé. Je doute que monsieur le baron ait pu faire quoique ce soit pour elle.

Bouleversé, Félix saute sur le cabriolet et lance Banco au galop vers l'allée d'honneur du château.

« Svetlana, ma chère Svetlana... »

---

<sup>2</sup> Svetlana est un personnage créé par Fred Vasseur

Courir et courir, encore courir. Sans se préoccuper des ronces qui lui déchirent les cuisses, sans prendre le temps d'éviter les branchages qui lui fouettent le visage, courir toujours plus vite et plus loin...

A perdre haleine, Svetlana saute les ruisseaux et les pierres, sans se retourner, droit vers l'inconnu de la forêt profonde. Quand, à bout de souffle, elle trébuche sur une racine et s'affale sur le tapis de feuilles mortes, elle reste là sans oser bouger. La nuit est tombée comme une chape de plomb, seule au loin, le ciel rougeoit dans la direction du village.

Svetlana pleure. Ses genoux écorchés saignent. Quelques grosses gouttes d'eau viennent tapoter les feuillages autour d'elle. La pluie s'installe et brusquement la noie sous un déluge. Trempée, elle se recroqueville contre un tronc d'arbre massif.

Elle frissonne, les longues minutes que dure l'averse ne lui ont pas apporté le calme. Elle se relève, rejette sa longue chevelure blanche dans son dos et reprend sa fuite.

Toute la nuit elle marche. La terre mouillée est glissante, mais elle sait que personne ne la poursuivra de ce temps. Au petit jour, elle reconnaît les rochers bordant la vallée de l'Oubli. Elle dévale un talus sur les fesses pour rejoindre le cours d'eau qu'elle suit vers le nord. Elle rejoint enfin le lac. A cet endroit, la forêt semble impénétrable. Pourtant elle connaît bien l'endroit pour y avoir rodé plus jeune. Elle connaît l'existence de certaines grottes. C'est là qu'elle va se terrer pour pleurer sa maman.

En apercevant sa maison en flamme, Svetlana a tout de suite compris. Elle savait que l'inquisiteur serait sans pitié, et que le baron, apeuré et craintif, ne lèverait pas un doigt pour leur salut. Elle a fui, laissant ses chèvres sur place, sans chercher un regard de complaisance parmi les voisins.

Elle retrouve l'entrée de la grotte où elle venait jouer avec ses amis, le Jeannot du moulin, Cabriole, le fils du sabotier et Félix qui ne rêvait que de bataille.

Le sol de sable blond est glacé, mais du bois sec est encore entreposé dans un coin. Elle parvient à l'enflammer avec sa mèche d'amadou. La chaleur du feu la ravigote. Elle parvient à faire sécher sa peau de mouton qu'elle retourne pour s'enrober dedans, et s'endort exténuée de fatigue.

Quand elle s'éveille, il fait de nouveau nuit. Le feu est presque éteint. Dans l'obscurité de la grotte, elle distingue des paires de lueurs rougeâtres. Elle souffle la braise et remet du bois. Alors, l'envol des chauves-souris passe au-dessus d'elle. Elle ne les craint pas. Elle ne pense plus, elle se resserre sur elle-même et attend le matin.

La faim l'oblige à sortir de sa cachette. Le jour naissant lui permet d'y voir clair. Elle trouve des champignons et des racines comestibles. Elle se lave au ruisseau, boit et retourne dans la grotte pour manger. Elle connaît la pugnacité de l'inquisiteur et de ses hommes, les moines, mais surtout le sergent et ses gents d'armes qui l'accompagnent pour le protéger. Elle doit patienter ici en priant qu'on ne la trouve pas.

Félix fait irruption dans la salle à manger. Un domestique portant une cruche d'eau qui ne l'a pas reconnu tente de se mettre en travers de son chemin. Il le repousse brutalement d'un revers de claque. La famille est là, au complet, en plein service de table. Tous les visages se tournent vers lui, interdits et stupéfaits.

— Félix ! S'écrit le baron en se levant d'un bond.

— Mon fils ! dit sa mère en se pâmant.

Les autres ne disent mot car ils ne l'ont jamais vu. Mais tous se lèvent de table pour l'entourer. Félix ne semble pas du tout réjouit de son retour.

— Charles ! Qu'est-il arrivé à dame Clairette et à Svetlana ? Comment as-tu pu laisser faire une telle monstruosité ?

Pris de court, le visage du baron vire au cramoisi. Félix n'a de toute façon pas besoin de réponse. Il se pose face au capucin au masque sinistre.

— C'est donc vous l'inquisiteur ! Le tortionnaire des pauvres gens.

Et se disant il porte la main à son épée qu'il dégaine d'un geste rageur. Le lieutenant, gros homme chauve un peu précieux s'interpose en dégainant lui aussi.

— Doucement monseigneur. Cet homme de dieu est sous ma protection.

— Pas de duel dans ma maison, s'écrie sa mère en tentant de s'interposer.

— Très bien, par respect pour ma famille, je range mon épée, mais nous nous retrouverons. Je ne reste pas un instant de plus sous le même toit que cet assassin.

Se tournant vers son frère encore perturbé ;

— Je prends un cheval aux écuries, tu me dois bien cela.

Il se retourne et sort alors que frère Topiac fait son entrée.

— Garde la carriole et Banco, tu en as besoin pour rejoindre ton monastère. Moi je pars à la recherche d'une jeune fille.

Quelques instants plus tard, il passe au galop devant les fenêtres du château en direction de la forêt. Seul endroit possible pour elle de se cacher, il sait où la trouver.

Svetlana a ramassé des feuilles pour s'aménager une couche de fortune. Le feu la rassure et lui apporte un peu de chaleur. Au début, effarouchées, les chauves-souris se sont habituées à sa présence, et par effet de mimétisme, Svetlana se fond dans l'ombre de la grotte comme elles le font. Ses yeux, probablement rouges d'avoir trop pleuré, se sont habitués à cette obscurité ambiante.

A l'extérieur, la pluie tombe, une pluie fine et régulière. Le bruit des pas d'un homme foulant le feuillage humide ne peuvent pas lui parvenir. Comment penser qu'un homme puisse venir jusque là sans parfaitement connaître la région ?

Soudain une torche illumine la grotte. Eblouie, Svetlana se protège les yeux et se replie au plus profond d'une fissure. La lumière s'approche, zigzaguant de droite à gauche pour éclairer les moindres recoins. Elle retient son souffle, mais son cœur palpite si fort qu'elle l'entend cogner dans sa poitrine...

— Elle est là, je la tiens !

L'homme vient de crier en approchant la torche vers elle. Comme mue par un ressort, elle bondit sur lui, le renverse et se jette dehors, accompagnée d'un nuage noir d'ailes affolées. Devant l'entrée, des soldats se retrouvent encerclés par cet essaim de chauves-souris, ils ont le réflexe de se protéger les yeux. Svetlana en profite pour leur filer entre les doigts. En trois bonds elle dévale le talus pour se retrouver sur la rive. Mais déjà les hommes réagissent, ils se lancent à sa poursuite. Le ruisseau n'est guère profond, elle le traverse en glissant sur les galets mais parvient à gagner l'autre rive et filer vers le lac.

Les gents d'armes, lourdement équipés sont moins véloce, l'un d'entre eux se tord une cheville et tombe dans l'eau. Les autres ne tentent pas de traverser, ils la poursuivent sur l'autre rive.

Elle parvient à l'étang, faisant fuir des colverts. Sans hésiter, sachant qu'il n'y a pas d'autre issue, elle se jette à l'eau et commence à nager vers le centre. L'eau est noire, glacée, mais elle nage avec souplesse.

Les soldats ne savent pas nager, et avec leur bardât, ils n'ont aucune chance de flotter. L'un d'entre eux arme son arbalète et lui décoche un carreau qui se perd dans les vagues. Ils comprennent très vite que le seul moyen de la rattraper, c'est de contourner l'eau, mais les rives sont escarpées et envahies de ronces. Seule solution, retourner et faire un large détour. L'un d'eux, assez jeune, dépose ses armes et part en courant. Il remonte sur la butte, au-dessus des rochers. Là, il retrouve des cavaliers. Essoufflé, il parvient à les avertir:

— La fille... Elle vient de nous échapper, elle va ressortir... de l'autre côté de l'étang. Aussitôt les cavaliers cravachent leurs montures et partent au grand galop.

Svetlana parvient à traverser. Elle espère la nuit, mais elle doit se cacher encore deux heures dans les roseaux et elle tremble de froid. N'en pouvant plus, elle se glisse sur la berge. A cet endroit les arbres sont moins touffus, la végétation ne permet pas de se cacher facilement. Elle doit courir pour gagner des buissons mais pour cela, elle sera à découvert. Elle écoute calmement les bruits alentour. Rien, les oiseaux sifflent, tout paraît normal. Elle s'élanche accroupie, progressant d'arbre en arbre.

Elle parvient à se glisser dans le fourré, se retourne pour vérifier qu'il n'y a personne... Puis elle sent un souffle dans son dos...

La nuit est déjà profonde quand Félix, abattu, repasse au village. Il a cherché et trouvé des traces dans une grotte qui pourraient bien prouver que Svetlana y a trouvé refuge, mais pour une raison qu'il ignore, elle n'y est pas restée.

Bien décidé à ne pas retourner au château, il va frapper chez le père Garot, le forgeron. Ancien soldat, il a guerroyé autrefois avec son père et c'est lui qui l'a initié au maniement de l'épée.

Il frappe à la lourde porte de sapin. Une femme lui ouvre.

— Bonjour dame Garot, Votre époux est-il présent ? Je cherche un lit pour la nuit...

Elle ne le laisse pas terminer, lui saisit le bras et le tire à l'intérieur.

— Ne vous montrez pas ! On vous recherche. Svetlana à été prise dans l'après-midi par les soldats, et comme l'inquisiteur craignait votre réaction, ils l'ont emmené immédiatement en ville pour y être jugée. On dit qu'elle va finir au bûcher. Les hommes du village sont montés au château pour supplier votre frère d'intervenir. Ils y sont en ce moment.

— Alençon ? La ville c'est Alençon ?

— C'est là-bas que siège le tribunal de l'inquisition...

Sans écouter la fin, Félix est déjà en selle et lance sa monture au galop.

La nuit touche à sa fin quand il parvient aux portes d'Alençon. L'aube pointe et déjà des charrettes sortent par la poterne de Fresnay. Il met son cheval au pas et s'engage.

Les gardes le laissent passer sans contrôle, encore sommeillants. Il remonte une ruelle étroite et boueuse jusqu'à la place des Granges. C'est dans cette vieille bastide que sont enfermés les prisonniers livrés par l'inquisiteur au bras séculier. Le bâtiment est très ancien, son torchis tombe, piqué par les moineaux. La sentinelle de faction est enroulée dans un manteau râpé, le capuchon relevé sur ses oreilles. Félix met pied à terre et s'approche d'elle. Aussitôt, le garde, considérant à sa riche tenue qu'il va avoir affaire à un noble chevalier, redresse sa position.

— Sais-tu si une jeune fille aux cheveux blancs a été emmenée ici récemment ?

— La sorcière ? Hier soir, en effet. Une furie aux yeux rouges à faire peur à un bon chrétien.

— Puis-je la voir ?

— Ca mon prince, je ne peux pas le dire, il faut passer par le gouverneur de la bastide. A cette heure il dort.

— Je veux juste lui parler, savoir si elle va bien...

A ce moment des pas résonnent sous une voûte et la portière s'entrouvre. Le visage repoussant de l'inquisiteur s'encadre dans l'hubrisserie. Il marque un temps de surprise, partagé par Félix, puis soudain s'écrit ;

— Saisissez le !

Surgissant de derrière lui, trois gardes se précipitent en sortant leurs fers. Félix a juste le temps de passer sous son cheval et de dégainer sa rapière. Le premier qui lui fait face s'embroche sur l'arme en poussant un cri de surprise et tombe à genoux. Les deux autres se mettent en garde. Félix sait qu'il doit faire vite avant que des renforts n'arrivent. Il engage le combat en plaçant deux grands moulinets avec son impressionnante épée. L'un des gardes trébuche en voulant reculer et tombe à la renverse, mais il est immédiatement remplacé par le factionnaire de garde.

A deux contre un le combat est aisé pour Félix qui revient de trois ans de guerre. Il désarme le premier en le piquant au poignet, le second recule et s'éloigne. Félix saute en selle.

L'inquisiteur comprenant qu'il a affaire à un solide bretteur, saisit une hallebarde qu'il plante sournoisement dans le poitrail du cheval qui flanche et s'écroule sur lui-même. Dans la chute, Félix se retrouve avec une jambe bloquée sous la masse du cheval. Trop tard pour fuir, déjà une demi douzaine de pointes se dressent vers lui.

L'inquisiteur le toise longuement, laissant filtrer la haine profonde que Félix lui inspire. Puis, s'adressant aux gardes :

— Enfermez le, qu'il ne puisse pas communiquer avec les autres.

Puis s'adressant à Félix ;

— Tu voulais assister au procès de cette fille ? Tu seras aux premières loges !

Bousculé, mains liées, Félix est conduit dans un souterrain et poussé dans une geôle. Pas de lumière, le sol humide dégage une odeur de cave nauséabonde. Il se recroqueville dans un angle, désabusé.

Frère Topiac avait accepté l'hospitalité du château, le temps d'un repas et d'un peu de repos. Il a assisté au départ précipité de l'inquisiteur, et su que la demoiselle avait été capturée. Il a aussi assisté à l'entrevue des villageois, venu presser le Baron d'intervenir en faveur de la jeune fille. Apprenant que Félix galopait vers Alençon à

son secours, et constatant les tergiversations du baron, il décida de s'y rendre lui-même dès le petit matin.

Il était déjà tard dans la matinée quand il arriva en vue des fortifications. Banco, toujours léger et élégant, malgré sa robuste taille, avait mené bon train. « C'est jour de marché » se dit-il en constatant l'affluence des chariots et de la population.

Arrivé à la poterne, un garde lui fait signe de stopper.

— Désolé frère moine, vous ne pouvez pas entrer en la cité avec votre carriole. Les rues sont combles. Il faut la laisser dans un pré, par ici.

— Que se passe-t-il donc ? C'est un jour de fête ?

— En quelque sorte, c'est un bûcher ! On va brûler une sorcière. Son procès s'achève en ce moment. Elle va être conduite sur la grand-place pour subir son châtiment.

Sans perdre un instant, Topiac confie Banco et le cabriolet à un manant chargé d'en faire la surveillance, et, relevant sa robe de bure, il presse le pas pour tenter de retrouver Félix.

Les rues sont surpeuplées, il est difficile de se faufiler. Frère Topiac parvient difficilement jusqu'à l'auberge de Jean Lenain, où là, déception, personne ne l'a vu. Il questionne également les gens de l'hostellerie, mais là encore sa déconvenue est grande. Personne n'a aperçu Félix.

Pris par le flot de la foule, il est entraîné vers le centre ville. La place est noire de monde. Les gosses chahutent en courant et en se faufilant, les mégères parlottent en riant et les détrousseurs de bourses oeuvrent en catimini. Sur les marches de la Cathédrale, des moines prient en chœur. Devant eux, un immense amas de fagots de bois et de paille entoure un pieu. Topiac cherche parmi cette foule mouvante, un visage connu. Mais c'est peine perdue.

Puis une clameur lui parvient de l'autre côté de la place. Débouchant d'une ruelle, un tombereau tiré par deux chevaux fait son apparition. Il est encadré par des soldats portant piques et hallebardes. Sur le tombereau, une jeune fille est agenouillée. Elle est toute blanche, telle une statue de marbre. Ses longs cheveux blancs flottent sur son dos comme une crinière. Elle regarde le ciel avec cette attitude digne et solennelle qu'ont les saintes sur les icônes des églises. Devant elle, un ecclésiastique tend un crucifix. Il semble pétrifié par le rôle qu'il doit jouer.

Le tombereau passe devant une belle demeure ornée d'un balcon. La jeune fille tourne son regard vers les personnages qui s'y entassent en curieux. Frère Topiac suit ce regard et découvre l'inquisiteur, imperturbable et fier. Il est entouré de trois moines, d'une dizaine de soldats dont le lieutenant, et, mains liées à une poutre, Félix, dont les traits fatigués et l'air ahuri trahissent l'anxiété.

Fendant la foule, l'équipage s'approche du lieu du supplice. Un bourreau vêtu de cuir et cagoule, escalade le tombereau. Il relève Svetlana en la prenant à pleins bras, et la dépose dans les bras d'un autre bourreau resté au sol.

De si loin, Frère Topiac les voit échanger quelques mots qu'il ne peut saisir. Il veut se rapprocher, mais la foule est compacte et personne n'est décidé à céder sa place. C'est donc de loin, et impuissant qu'il va assister au supplice de la jeune fille.

Pourtant, pas très loin de là, un homme de corpulence moyenne réussit à se faufiler sans peine et s'à approcher du bûcher.

Maintenant les deux bourreaux soulèvent Svetlana pour la placer contre le pieu. Il lui nouent les mains et les pieds et l'abandonnent aux dernières prières de l'ecclésiastique. Un des bourreaux prépare des mèches, pendant que l'autre essaie de faire reculer la foule agglutinée contre les fagots. Mais rien à faire, excités les curieux ne veulent pas céder leur place.

— Laisse tomber, lui crie son compère. Ils reculeront quand ça va chauffer.

De cette masse humaine, une main se tend et saisit une des brindilles d'un fagot qu'elle casse. Puis, la même main saisit une touffe de paille qu'elle arrache. Personne ne remarque ce singulier comportement.

Ram+ analyse la constitution de ce monticule. Il tend à nouveau la main pour saisir une branche, du chêne ou du frêne peut-être ? Curieux mélange pour faire une estrade...

Si tous ces gens pouvaient reculer un peu, il verrait beaucoup mieux et ça faciliterait son travail. Bousculer, il doit se concentrer pour faire ses analyses...

Soudain une fumée bleue envahit les fagots. Aussitôt la chaleur devient étouffante et les gens se reculent précipitamment. Pris de court, Ram+ découvre les premières flammes.

« Sacrebleu ! Je crois que je viens encore de faire une boulette. Avec tous ces gens qui me bousculent, j'ai raté mon contrôle d'énergie ! ».

Levant les yeux pour mesurer l'ampleur du désastre, il découvre la jeune fille ...

Tout androïde qui se respecte aurait la même réaction. Ram+ n'y coupe pas, surtout qu'il est persuadé d'être responsable de l'incendie.

*Analyse de la pression atmosphérique, humidité de l'air, vitesse du vent, gaz environnant : oxygène, n'élément chimique de la famille des chalcogènes, de symbole O et de numéro atomique 8. Représente environ 87% de la masse des océans (sous la forme d'eau H<sub>2</sub>O).*

OK, voilà la solution.

Alors qu'il s'élance dans les flammes, il continue son étude ;

*La composition isotopique de l'eau (H<sub>2</sub>O) varie en fonction de la température de l'atmosphère. En effet, l'atome <sup>18</sup>O étant plus lourd que l'atome <sup>16</sup>O, H<sub>2</sub><sup>18</sup>O va se condenser plus rapidement en eau ou en glace que le H<sub>2</sub><sup>16</sup>O (dans le nuage). Plus le rapport H<sub>2</sub><sup>18</sup>O / H<sub>2</sub><sup>16</sup>O est grand, plus la température est basse...*

Au moment où il arrache les cordes qui lient Svetlana, un courant d'air glacial envahit la place, suivi d'une bourrasque de vent qui précède une trombe d'eau s'abattant sur la foule en pluie et grêlons. Les flammes, stoppées nettes dans leur gourmandise, se noient, dégageant une fumée encore plus épaisse. Le brasier est noyé en quelques secondes. Personne ne remarque Ram+ emportant la jeune fille parmi ses milliers de voyeurs qui détalent pour trouver un abri.

Frère Topiac, indécis, ruisselant, voyant le passage libre, se précipite vers le bûcher. Un véritable brouillard l'empêche de voir quoi que ce soit. Il se replie vers les demeures.

Les violentes bourrasques ont reflué tous les curieux à l'intérieur des maisons, les fenêtres se sont fermées. Et la foule qui reflue se trouve embouteillée pour accéder aux ruelles.

Levant les yeux, il découvre Félix, dégoulinant et seul, toujours lié sur le balcon. Son sang ne fait qu'un tour, il agrippe une gargouille, se soulève en posant les pieds sur le dos des manants attroupés, se hisse et, au prix d'un effort extrême, parvient à atteindre le rebord du balcon qu'il manque de perdre tant il est devenu glissant. Il se redresse et se retrouve sur ses deux pieds, face à Félix. En un tour de main, il le détache et sans prendre le temps de se congratuler, ils sautent dans la foule et s'y perdent.

La tempête se calme aussi vite qu'elle est venue ! Un soleil timide apparaît soudain sur la place, faisant rouvrir les fenêtres et les portes. La cohue des fuyards ralentit. Certains reviennent sur leurs pas. Sorti le premier sur le balcon, l'inquisiteur constate la disparition de Félix, puis il découvre le brasier encore fumant mais intact et l'absence de la sorcière.

Piquant une colère noire, il se retourne pour frapper le premier moine à sa portée, mais un des soldats lui désigne quelque chose d'un doigt hésitant...

— Là-bas, on dirait la fille !

Ram+ n'a pas été loin, un porche lui a offert un abri correct, surtout contraire au vent. Il a déposé la jeune fille, elle est sans connaissance. Il la frictionne, lui souffle dans les narines, tâte ses lobes d'oreilles pour un diagnostic rapide.

« Tout va bien, elle est juste incommodée par le gaz carbonique qu'elle a respiré »

Il matérialise un manteau chaud et doux dont il l'enveloppe, et filtre un peu d'oxygène pur sur son visage.

Elle entrouvre les yeux.

— Ca va aller demoiselle, vous n'avez rien. Vous pouvez marcher ?

Elle le regarde, un peu effarouchée. Elle ne comprend pas ce qui se passe, où elle est... mais cette voix est rassurante et amicale.

Des bruits de pas arrivent sur eux. Quelqu'un crie des ordres. On les encercle.

— Ne les laissez pas s'échapper. Je veux la fille vivante, qu'elle expurge ses fautes sur un bûcher.

Se portant en avant, l'inquisiteur tend un doigt accusateur sur Ram+

— Ne sais-tu pas qu'il est interdit de porter secours à une femme reconnue coupable de sorcellerie ?

— Sorcellerie vous dites ? Voyons ça n'est pas raisonnable.

—Emparez vous de lui !

Un des gardes fait un pas en avant, mais c'est involontaire, il vient juste de se faire bousculer dans le dos et arracher son épée par Félix qui surgit au milieu de la mêlée.

Alors tout va très vite. L'inquisiteur saisit une pique des mains d'un garde et se jette sur Félix pour l'embrocher. Ram+, promptement s'interpose et prend la pique en plein poitrail. Alors l'inquisiteur pousse un grand hurlement, projeté en arrière en se contorsionnant et se transformant en torche vivante. Sa robe s'enflamme, son visage noircit et il finit inerte, complètement carbonisé.

Tout le monde est resté pétrifié par ce spectacle, sauf Ram+ qui s'approche des soldats pour les rassurer.

— C'est idiot, la pique était en métal... vous comprenez, l'électricité à haut voltage, ça ne pardonne pas...

Il n'a pas terminé que tous ont détalé en tous sens. Ne reste que Félix et Svetlana, et au milieu de la place, faisant force signes de croix, le frère Topiac.

— Ne restons pas là ! s'exclame Félix, quand ils vont se ressaisir, nous aurons toute la garnison de la ville sur le dos. Il faut fuir.

Prenant la main de Svetlana, il l'entraîne. Ram+ les accompagne, Frère Topiac se lance à leur poursuite.

— Pas par là, j'ai le cabriolet près de la poterne !

Virage à droite, ils dévalent les ruelles en zigzaguant entre les villageois qui commentent cet orage imprévisible. Ils débouchent à la poterne au nez des gardes qui ne leur accordent pas la moindre attention et retrouvent Banco toujours fringant.

Le triple galop ne lui fait pas peur, le cabriolet et ses quatre passagers ne sont pour lui qu'un modeste fardeau. La route mal carrossée est en légère pente et n'a curieusement, pas bénéficié de l'orage cornélien, aussi, c'est dans un nuage de poussière que l'équipage brinquebalant s'éloigne des murailles d'Alençon.

FIN